

Écouter pour engendrer ? Approche biblique et théologique

Introduction

Les différents intervenants ont chacun mis en valeur une fonction importante de l'écoute. M'autorisant à donner un titre à leurs interventions à l'exemple de celui que j'ai choisi pour la mienne, je dirais que José Montero aurait pu choisir « écouter pour responsabiliser » – ou la nécessaire tension entre « je t'écoute » et « écoute-moi ! » ; Laurent George : « écouter pour accéder » – tant l'enjeu consiste à atteindre les besoins profonds des jeunes ; Eric Leloir : « écouter pour faire histoire » – car improviser ne s'improvise pas et passe, au contraire, par la conscience et la mise en œuvre des règles de l'écoute ; Anne Leblanc : « écouter pour donner sens » – car l'écoute ne peut se résumer aux espaces formels décrétés par la loi ; et François Saucin : « écouter pour donner confiance » – tâche délicate qui met sans cesse en cause les limites et la faillibilité de tout « modèle ».

Nous avons donc parlé d'écoute tout au long de la journée. Saurons-nous nous mettre à l'écoute de notre propre tradition, celle qui – que nous le voulions ou pas – a forgé notre culture occidentale ? « Tradition » ! : le mot est piégé. Il faut donc le déminer¹. Il y a la tradition avec un petit « t », celle qui a véhiculé une série de vérités à croire – celles que nous avons « entendues » au catéchisme à défaut de pouvoir les « écouter » car on écoute que les personnes –, celles qui véhiculent des croyances et des opinions religieuses, celles qui se présentent sous le visage de pratiques religieuses dites « immémoriales » et luisent encore pâlement sous le mode d'un « on a toujours fait comme ça ». N'en déplaise à une certaine Église, elles sont relatives et ne contribuent qu'à former une image mentale de Dieu sans atteindre au cœur de la foi qui se tient puissamment mais si discrètement au cœur de la Tradition avec un grand « T ». Cette foi est élévation de l'homme à lui-même sous le regard de la Parole avec un grand « P », croissance humaine à l'écoute de nos semblables qui, souvent involontairement, nous la transmettent. « Transmettre » : la Tradition est transmission, non de *contenus*, mais d'une *expérience* inouïe de rencontre *et* de son intelligence ; elle est venue jusqu'à nous de cette foi qui « soulève les montagnes » (Mc 11, 23). C'est de cette Tradition-là dont je veux vous entretenir². C'est elle que je retrouve dans le

¹ Dans son introduction, Michel Desmarests évoque les enjeux actuels que soulève le projet « Écoute des jeunes » et souligne le soupçon assez répandu du personnel pédagogique des écoles qui « accepte de s'intéresser au projet mais en déplore souvent le fondement spirituel ou du moins s'en inquiète et demande à vérifier ».

² Il en était question dans l'exposé d'Anne Leblanc lorsque cette dernière s'interrogeait sur la spécificité catholique de la transmission dans l'enseignement ou lorsqu'elle évoque l'existence d'un « irrésistible besoin de croire » mis en valeur par Philippe Van Meerbeeck.

Livre Blanc du Projet « À l'écoute de jeunes aujourd'hui » lorsque j'y constate des appels réguliers lancés à l'humanité malgré ses différentes croyances (p. 23) ou religions (p. 35). C'est elle qui m'a préoccupé tout au long de mon travail de thèse consacrée à Joseph Moingt qui n'a de cesse de la sonder pour en retrouver les intuitions les plus authentiques, cachées sous la lettre d'un dogme au langage vieilli et sous des pratiques qui appartiennent bien souvent au fond religieux commun de l'humanité sans vraiment se laisser traverser par ce grand courant de la Tradition qui cherche notre écoute et attend notre libre adhésion.

Mon propos est tout entier de théologie fondamentale – celle qui réfléchit aux fondements de la foi. Il se découpe en deux temps comportant chacun deux mouvements inversés. Dans le premier temps, j'approfondirai d'abord le sens du mot « écoute » dans les Écritures (point de vue conceptuel et organique) ; puis, je proposerai un exemple possible de qualification théologique de l'attitude d'écoute de Jésus (point de vue pratique). Le second temps étudiera d'abord deux cas d'écoute que je juge vraiment « pastorale » dont je retirerai ensuite quelques réflexions plus théoriques qui serviront également de conclusion.

1- L'écoute dans les Écritures

(a) Approche conceptuelle et organique

La Tradition judéo-chrétienne est spécifique en cela-même qu'elle situe l'acte d'écouter au cœur de la façon de s'approprier la Révélation car celle-ci est précisément « Parole ». Il n'en va pas de même dans les religions à mystères – grecques entre autres – ou dans le gnosticisme où tout le dispositif repose sur l'acte de voir Dieu³. Dans les religions au sens habituel du terme, tout est attendu d'une apparition de Dieu, d'une vision ultime. Un jeune l'exprime dans le *Livre Blanc* : « Pour avoir confirmation de son existence, on aimerait le voir » (p. 29). Dans l'Ancien Testament, on voit au contraire l'histoire de la révélation se construire tout entière selon un esprit de mise en garde contre la vision de Dieu présentée comme exceptionnelle et dangereuse (Gn 32, 31 ; Ex 3,6 ; Jug 6, 23). Dans sa rencontre avec Yahvé au Sinaï, il est dit que Moïse ne pouvait voir Dieu face-à-face mais seulement de dos (Ex 33, 20-23). Et le texte applique d'ailleurs significativement l'expression « face à face » à un « parler », pas à un « voir » : « Yahvé *parlait* à Moïse *face à face*, comme un homme parle à son ami » (Ex 33, 11). Lorsque Philippe lui demande « montre-nous le Père » (Jn 14, 8), Jésus répond, « qui m'a vu a vu le Père » (Jn 14, 9), renvoyant par-là la vision de Dieu à l'au-delà eschatologique car « personne n'a jamais vu Dieu » (Jn 1, 18) sauf celui qui vient de

³ *Theological Dictionary of the New Testament*, p. 217-218.

Dieu (Jn 6, 46). D'aucuns penseront encore à la réponse de Jésus à l'apôtre Thomas : « Parce que tu m'as vu, tu as cru ; heureux ceux qui croient sans voir » (Jn 20, 29). Par ailleurs, il importe peu de savoir à quoi ressemblait Jésus⁴ – encore moins de voir le Dieu qu'il appelle « Père » – mais de nous centrer sur ce qu'il a dit et fait. Or, ses paroles et ses actes nous sont connus depuis les origines par tradition orale, rapidement consignée à travers quatre « paroles écrites » – les évangiles – dont le chrétien est appelé à *écouter* le récit des événements. Écouter la Parole, c'est écouter une histoire que plusieurs ont déjà racontée avec des accents différents parce qu'ils l'ont déjà eux-mêmes entendue différemment.

Lors de ma petite recherche étymologique relative au terme « écouter », j'ai aussi découvert l'influence d'une signification bien précise du verbe « écouter » sur l'anthropologie de l'Ancien Testament⁵. Dans l'égyptien ancien, l'écoute joue un rôle essentiel dans le *processus éducatif* en ce qu'elle transforme un individu en un membre important de la société. Celui qui apprend à écouter s'intègre au groupe social. Écouter est donc une pré-condition de la civilisation. À l'inverse, l'interruption de la communication est associée au chaos. Paradoxalement, l'épisode de la tour de Babel (Gn 11, 1-9) montre que l'uniformité du langage et l'homogénéité du peuple ne constituent pas un gage de bonne communication puisque Dieu brouille le langage des hommes qui construisent une ville pour se faire un nom. La vraie communication réside donc dans la diversité des langues et des nations. La conséquence est claire : celui qui ne sait pas écouter n'existe pas car il n'est plus relié aux autres.

Faisons un pas de plus en reliant l'écoute et la foi car, dans la Bible, l'écoute de la Parole fait toujours naître la foi. St Paul le dit en se plaçant du côté de l'homme : « La foi naît de l'audition » (Rm 10, 17)⁶. Deux éléments importent donc d'emblée : l'audition et la naissance. D'où mon choix délibéré de parler d'« engendrement ». Lorsque l'homme biblique écoute la Parole de Dieu, il naît à lui-même, il s'engendre à ce qu'il est. St Paul disait lui-même qu'il engendrait d'autres à la foi par l'Évangile en faisant clairement dépendre cet engendrement d'une relation de type filial, en aucun cas d'un rapport d'enseignement de maître à élève (1 Cor 4, 15). Jésus aussi, bien-sûr, j'en parlerai. Transposé à la problématique qui nous rassemble aujourd'hui, nous comprendrons que le jeune qui écoute la parole de l'adulte naît à lui-même, il acquiert la foi en lui et peut-être, par son entremise, la foi en Dieu.

⁴ *Ibid.*, p. 219.

⁵ *Theological Dictionary of the Old Testament*, p. 256-258.

⁶ *Vocabulaire de théologie biblique*, p. 309.

Enfin, dans la Bible, écouter est présenté comme l'*action* par laquelle l'homme se met en correspondance avec la Parole. Et si l'on sait encore que cette Parole invite l'homme à se mettre lui-même sur le chemin d'un salut, on comprendra que l'écoute est un acte de réception active d'un appel d'ordre éthique qui convoque ma liberté⁷ : écouter, c'est déjà mettre en pratique (Mt 7, 24 et s.)⁸. L'homme n'est pas juste du fait de chercher Dieu par la pensée ou par la vision mais en raison de son écoute qui passe à l'action⁹. Telle est la foi : répondre activement à une Parole, non pas se forger une image ou une croyance sur Dieu. C'est dans ce sens précis que Paul parle de l'*obéissance* de la foi (Rm 1, 5 ; 16, 26). Mais ce qui fait que l'obéissance n'est pas soumission, c'est que la réponse de la foi s'inscrit dans le schéma – fondamental entre tous – d'une alliance dont la Bible fait le récit intégral et qui fait de l'écoute de la Parole un acte d'amour¹⁰. C'est pour exercer l'amour que l'homme écoute la Parole (Mic 6, 8). Or, dans l'amour, la loi n'est jamais extérieure mais elle est tapie au fond de notre être (Jr 31, 33). Vue sous cet angle, l'obéissance se présente comme une disponibilité intérieure à la Parole qui permet d'entrer dans l'alliance. Réciproquement, faire alliance, c'est faire confiance que la Parole que j'écoute va me permettre de découvrir moi-même la loi qui se trouve au fond de moi. Nous en souviendrons-nous lorsque nous écoutons les jeunes ? Ma parole sera-t-elle celle qui lui donnera accès à sa propre intimité ?

Oui, l'écoute de la Parole est bien au cœur de la Tradition qui a construit notre culture européenne. Elle implique notamment les éléments suivants : naissance, action, alliance. C'est encore l'écoute qui qualifie la condition de « disciple » car celui-ci est appelé à écouter Jésus en conformant sa vie à la sienne¹¹. Écouter le Maître, c'est s'attacher à lui en tant que personne, ce n'est pas appliquer une doctrine enseignée¹². Dimension éminemment personnelle de l'écoute dans notre Tradition que je reprends à présent sous un angle christologique.

(b) Approche christologique

Comment Jésus écoutait-il ? Qu'est ce que cela engendrait chez son interlocuteur ? Je pourrais examiner l'un ou l'autre cas précis mais cela serait réducteur et partial. Cela demanderait aussi une étude narrative détaillée du texte choisi qu'il n'est pas possible de

⁷ *Theological Dictionary of the New Testament*, p. 220.

⁸ *Vocabulaire de théologie biblique*, p. 309.

⁹ *Theological Dictionary of the New Testament*, p. 218.

¹⁰ *Vocabulaire de théologie biblique*, p. 855.

¹¹ *Ibid.*, p. 1260.

¹² *Ibid.*, p. 291.

réaliser dans le cadre de la présente intervention. Surtout, je tiens à rester dans l'optique d'une approche fondamentale qui m'a été demandée. C'est pourquoi il me paraît plus intéressant de qualifier théologiquement l'attitude de Jésus en situation d'écoute, de chercher à dégager sa façon d'être, son style relationnel. Un théologien bien connu s'y emploie depuis plusieurs années : Christophe Theobald. Je retrace les grandes lignes de sa proposition¹³.

Comme d'autres théologiens, Theobald commence par se demander pourquoi Jésus n'a rien écrit et constate que ce sont d'autres qui écrivent à son sujet. La réponse est la suivante : parce que Jésus donne la priorité à la rencontre d'autrui et laisse ce dernier la raconter librement – ce dont les évangiles sont la trace. Pour Theobald, ce « passage de l'absence d'écriture à un nouveau type d'écrit »¹⁴ est révélatrice d'une manière unique et nouvelle d'être en relation que l'auteur appelle « hospitalière » et qui constitue aussi un nouveau type de sainteté dans le contexte religieux et culturel de l'époque. Sans que je puisse le développer, l'auteur montre aussi que ce style hospitalier de Jésus confirme qu'il est bien le messie attendu (style messianique) – ce qui montre que le salut se joue dans nos relations ! – et qu'il apporte quelque chose de définitif à celui qu'il rencontre (style eschatologique) – à savoir la conviction « du prix incomparable de son existence » (p. 90) dont les jeunes aujourd'hui doutent énormément.

Alors en quoi cette hospitalité de Jésus est-elle unique ? Deux éléments la déterminent dans les récits évangéliques : Jésus est distant par rapport à sa propre existence (p. 61) en se mettant en posture d'apprentissage – il se fait lui-même disciple – et il le fait avec quiconque (p. 65), avec le « tout-venant » (p. 61). Ce faisant, il crée un « espace de liberté autour de lui tout en communiquant [...] une proximité bienfaisante [qui] leur permet de découvrir leur propre identité et d'y accéder à partir de ce qui les habite déjà [...] et s'exprime subitement dans un acte de "foi" » (p. 62). Si Jésus n'écrit pas, c'est parce qu'il ne se recommande pas lui-même¹⁵ ; par contre il révèle son identité en révélant son interlocuteur à lui-même¹⁶. C'est en ce sens que l'absence d'écrit commande une nouvelle manière d'écrire – les évangélistes apparaissent eux-mêmes en retrait de leur propre écrit – et de lire le texte –

¹³ C. THEOBALD, *Le christianisme comme style. Une manière de faire de la théologie en postmodernité* (Cogitatio fidei, 260 et 261), Paris, Cerf, 2007 et 2008, p. 55-107.

¹⁴ *Ibid.*, p. 59.

¹⁵ J'ai retenu comme significative de cette attitude la figure du « cabotin » proposée par Eric Leloir, le cabotin étant, lors d'un match d'improvisation, le joueur qui cherche à tirer la couverture à lui-même, empêchant ainsi les deux équipes de construire une histoire ensemble.

¹⁶ Le propos de Laurent George s'est avéré assez illustratif de ce qu'un récit ou un mythe peut ouvrir comme espace à son lecteur en termes d'informations à y découvrir sur ses propres origines ou sur sa façon de se projeter dans la vie.

car leur retrait vise à créer l'espace pour une rencontre directe entre le lecteur et Jésus (p. 115). J'ai remarqué avec bonheur que Theobald relie explicitement le dessaisissement de soi et la posture d'apprentissage au « travail éducatif » (p. 61) de la Sagesse dans la Bible. Or, de quoi un jeune a-t-il besoin si ce n'est d'avoir en face de lui un adulte capable d'éveiller en lui sa propre capacité à devenir adulte tout en se retirant pour que cela advienne ? J'ai retrouvé cette posture d'apprentissage dans les premières pages du *Livre Blanc* : « être prêt à se laisser interpellé voire déranger par les questions que se posent les jeunes » (p. 7).

La Tradition avec un grand « T » a légué à notre culture un « monde relationnel, ouvert grâce à la sainteté “hospitalière” du Nazaréen, [qui] est d'un accès aisé et n'exclut personne » (p. 68)¹⁷. Si l'audition de la Parole fait naître la foi (*supra*), c'est parce que la Parole est d'abord une manière d'être en relation. Voilà en quoi l'approche de Theobald conforte, à mon sens, l'approche conceptuelle proposée précédemment. Lorsque Jésus écoute et parle, il « éveille et révèle chez ses interlocuteurs un “élémentaire” chaque fois absolument unique » (p. 70). C'est son style hospitalier qui confère à Jésus son autorité – j'y reviendrai ! – car en lui, le tout-venant perçoit aisément la concordance des pensées, des paroles et des actes (p. 71). C'est encore ce même style qui engendre les personnes à elles-mêmes car elles découvrent en elles la même capacité d'hospitalité ouverte et sans limite que celle que Jésus leur communique en les rencontrant (p. 74). Chacun peut alors se découvrir la même aptitude à quitter sa propre place pour se mettre à la place d'autrui – ce que traduit et révèle la « règle d'or » de l'Évangile : « Tout ce que vous voulez que les autres fassent pour vous, faites-le pour eux » (Mt 7, 12), règle accessible à tous et que chacun peut s'approprier librement de manière unique. Écouter revient alors finalement à « voir et entendre, *dans* ce qui est entendu et vu, l'invisible et inaudible concordance de quiconque avec lui-même » (p. 83).

2- Approche pastorale

(1) Étude de cas

Décentrons-nous quelque peu de la pastorale des jeunes pour celle de la santé. Philippe Bacq – récemment décédé –, penseur et théoricien de la pastorale d'engendrement, se souvient de la qualité des soins qu'il a reçus en 1992 lors de son opération d'une tumeur à la langue¹⁸. Plus que la souffrance physique, notre témoin explique que la souffrance touche en

¹⁷ Fait écho à cela l'enjeu bien soulevé par Anne Leblanc d'une nécessité, pour l'enseignement catholique, d'être au clair sur une vision bien précise de la société à transmettre aux jeunes.

¹⁸ *Quelle place pour la spiritualité dans les soins ?*, Actes du Symposium du samedi 31 janvier 2009 organisé par les équipes d'aumônerie et le service pastoral du CHC, inédit.

fait à l'*identité* de la personne car celle-ci perd l'image qu'elle avait d'elle-même avant la maladie ainsi que ses repères affectifs, sociaux et charnels. Au bout de l'épreuve, il y a le sentiment de ne plus servir à rien, de n'être plus rien ! Dans ce contexte, y-a-t-il encore une *Parole* avec un grand « P » qui puisse redonner sens à la vie ? L'entourage va-t-il trouver et oser cette parole lorsque le malade se plaint ou se met à agresser, ce qui est fréquent, mais ce qui traduit surtout – il faut s'en souvenir – que le malade éprouve le non-sens comme aucune personne valide ne pourra le faire. C'est pourquoi l'entourage se gardera bien de donner un sens à la souffrance du malade à sa place puisque lui n'en trouve aucun. Cette parole ne serait pas une parole d'écoute mais une intrusion. Philippe Bacq s'empresse de préciser, à raison, que le Christ n'a jamais donné aucun sens à la souffrance dans les évangiles. Il a même cherché à l'éviter : « Père, si tu peux, éloigne de moi cette coupe » (Mt 26, 39). Bien plus, il l'accompagne et la guérit. Le Dieu des chrétiens n'envoie aucune maladie ni souffrance, il la combat. Une parole d'écoute ne cherchera donc pas à justifier la souffrance mais aidera à la traverser pour amener le malade à une nouvelle qualité de vie en l'aidant à dépasser l'image qu'il avait de lui. Tel est l'*engendrement* que j'ai d'emblée relié à l'écoute lors de l'approche fondamentale. Si la réaction de l'entourage est souvent faussement rassurante – « ça va aller, tu vas guérir, tu pourras reparler, j'en suis sûr », etc. – c'est parce qu'une peur subsiste, celle de vivre la même chose un jour ! Cette peur empêchera celui qui écoute d'engendrer celle qui doit être écoutée, c'est-à-dire de la libérer pour découvrir une identité plus profonde que l'image de l'homme vaillant d'avant la maladie ou de l'homme dégradé et inutile de la maladie. Philippe Bacq dit avoir été vraiment écouté quand un visiteur, plutôt que de le rassurer par des généralités, lui a tenu un discours de vérité¹⁹ : « *Je ne sais si tu pourras reparler ou pas, mais ce qui est important pour moi, c'est que tu puisses vivre ce que tu auras à vivre le plus dignement possible, parce que tu sais, un jour viendra où, d'une manière ou d'une autre, nous serons à ta place. Si tu vis dignement ce que tu as à vivre maintenant, tu nous aides pour ce jour-là* ». Et Bacq de laisser entendre – à travers le témoignage d'une autre malade rencontrée à l'hôpital – que le vrai visiteur de malade n'est pas celui qui arrive au nom de sa fonction d'aumônier proposer une prière ou un sacrement mais avec une parole qui marque son intérêt pour la façon dont le malade traverse son épreuve et cherche, souvent inconsciemment, à approfondir son identité.

Sans vraiment quitter ce propos, revenons à la jeunesse avec ce génie de l'éducation que fût Don Bosco. Ce dernier a pratiqué longuement et esquissé brièvement ce qu'il appelait le

¹⁹ Me revient à l'esprit le propos de José Montero sur l'importance pour l'éducateur de pouvoir passer du modèle du « plaire » à celui du « discours vrai » à l'endroit du jeune.

« système préventif »²⁰. Celui-ci repose sur le présupposé que l'éducateur, s'il veut éduquer – c'est-à-dire *ex-ducere* : faire sortir, donner une identité – doit se mettre en situation d'autorité et non de pouvoir sur le jeune. L'*autorité* – étymologiquement *auctoritas* –, est ce qui fait grandir (*augere*), ce qui aide à devenir auteur de sa propre vie. Elle est reçue d'une personne là où le pouvoir provient de l'institution²¹. D'après Emile Benveniste – spécialiste français de la linguistique générale et des langues indo-européennes –, cette racine *augere* confère à l'autorité une triple fonction d'engendrement (l'*auctor* prononce une parole d'origine), de conservation (l'*auctor* est garant d'une transmission) et de différenciation (l'*auctor* s'assure de l'autonomie progressive de celui qui en bénéficie). En ce dernier sens, l'autorité est vouée à disparaître ; l'*auctor* est destiné à s'effacer, à renoncer à sa position (*supra*). C'est donc, ici aussi, la relation qui prime sur le statut et qui différencie l'autorité du pouvoir toujours en quête de se maintenir. L'étymologie du terme « autorité » renvoie, lui aussi, à cette idée de l'effacement qui ouvre l'autre à la croissance. C'est ce sens que j'ai retrouvé également dans les fondamentaux du *Livre Blanc* lorsque celui-ci appelle à une nouvelle démarche pastorale qui vise à offrir l'Évangile comme un don « en se libérant du désir de faire entrer [...] dans le parcours bien défini du chrétien type » (p. 8).

Alors comment Don Bosco engendrait-il ? Comme tout éducateur le sait, les premiers instants d'une rencontre avec un jeune sont déterminants. Un schéma se dégage chez Don Bosco qui entre souvent en relation avec un jeune en lui posant trois questions : quel est ton prénom (identité) ? D'où viens-tu (passé - racines) ? Que sais-tu faire (avenir - projet) ?²² Pour Don Bosco, le jeune doit non seulement être aimé mais aussi savoir qu'il est aimé²³. Le rôle de l'affection était pour lui primordial en éducation. Mais il articule l'affection avec la raison. C'est pourquoi il fixait aussi des objectifs ambitieux à ses jeunes alors qu'ils étaient délinquants et perdus pour la plupart. Il s'en donne les moyens en ouvrant lui-même des ateliers de formation professionnelle. Ce faisant, il postulait l'éducabilité de tout jeune, le tout étant de trouver le bon moyen²⁴. L'ensemble est conforté par un troisième pôle – la religion – qui n'a de valeur, pour Don Bosco, que si elle permet d'humaniser l'approche des questions

²⁰ Ce système inclut pleinement la possibilité pour l'éducateur d'interdire en tant qu'attitude parfaitement complémentaire à celle de l'écoute, ainsi que l'a rappelé judicieusement Laurent George.

²¹ Anne Leblanc a insisté sur la crise actuelle de la transmission causée par une évolution des modèles d'autorité et principalement expliquée par l'émergence chez les jeunes des questions et des requêtes de sens.

²² Pour un exemple, voir la rencontre de Don Bosco avec le jeune Barthélémy Garelli dans T. BOSCO, *Don Bosco*, Paris, Cerf, 1981, p. 121.

²³ *Ibid.*, p. 266.

²⁴ La conviction et l'expression ont également été reprises par José Montero.

existentielles que porte un jeune²⁵. L'écoute du jeune passe donc par la triple prise en compte de sa dimension affective, raisonnable et spirituelle. Les salésiens et salésiennes de Don Bosco cherchent depuis lors à actualiser le système préventif de leur fondateur dans les contextes de vie les plus variés²⁶. Pour Jean-Marie Petitclerc, salésien de Don Bosco français bien connu pour son travail dans les banlieues, l'autorité de l'éducateur doit conduire le jeune à effectuer différents passages qui sont autant de deuils²⁷. Deuil d'une image idéalisée de l'adulte afin de le devenir lui-même alors qu'il constate que les adultes ne sont pas parfaits²⁸. Deuil d'une image idéalisée de lui-même – ce qui nous renvoie au propos de Ph. Bacq – alors que le jeune, nous le savons, accorde une énorme importance au regard des autres. Deuil d'une part de rêve pour faire *naître* un projet ou apprendre à négocier avec la réalité sans briser le rêve. Deuil, enfin, d'une représentation enfantine d'un Dieu tout-puissant forgée dès la petite enfance. Non, Dieu ne peut pas tout à l'image du bébé qui exige son biberon ; à nouveau, il ne dispense pas davantage de l'épreuve, comme par magie, mais aide à la traverser. Sans surprise, le *Livre Blanc* fait droit à ses images religieuses instinctives de Dieu chez les jeunes : « Moi, je crois qu'il décide du destin de chacun » ; « Quand on voit tous les malheurs [...] pourquoi Dieu n'empêche pas ça » (p. 31) – ; mais de nombreuses réflexions laissent aussi transparaître l'existence chez eux d'un chemin de purification de ces images : « je ne crois plus en ce Dieu comme avant suite à une série de faits » (p. 33).

Dans les deux exemples évoqués, le visiteur de malade ou l'éducateur concèdent une mort à eux-mêmes afin de se rendre disponible à toute personne, éléments fondamentaux de la sainteté hospitalière de Jésus (*supra*). Le visiteur de malade se dessaisit de sa peur de mourir

²⁵ L'approche intégrale du jeune a plusieurs fois été évoquée aujourd'hui. Par Anne Leblanc lorsqu'elle a évoqué l'existence, dans l'histoire des modèles éducatifs, d'une vision « holistique » du jeune incluant le savoir mais aussi la morale, le sport, les arts et la musique. Don Bosco recommandait aussi le souci du corps et de l'expression en éducation. De manière générale, sa volonté de « former de bons chrétiens et d'honnêtes citoyens » est bien connue. Cette préoccupation se trouve d'ailleurs au cœur du 5^{ème} axe de développement pour les écoles proposés par la FESec – « construire le vivre-ensemble dans les écoles » – auquel le projet « Écoute des jeunes » qui nous rassemble aujourd'hui est rattaché. L'axe en question a été présenté par Fabrice Glogowski en introduction à la journée.

²⁶ Leur pédagogie serait davantage à ranger du côté de celle des Frères des écoles chrétiennes que du modèle « concurrentiel » jésuite, ainsi qu'Anne Leblanc les a présentés comme les deux grands axes d'une tradition éducative catholique.

²⁷ La thématique peut aussi être abordée sous l'angle d'une réflexion relative à la disparition des rites de passages dans nos sociétés, point souligné par Michel Desmarests dans son introduction.

²⁸ Le point a été mis en lumière par Laurent George : « l'adulte doit oser dire qu'il n'a pas la solution même, et surtout, quand le jeune exige la performance de l'adulte ». La question rejoint aussi un débat qui a eu lieu avec le public sur le sens de l'autorité en tant qu'exigence de cohérence, davantage que de « performance », adressée à l'adulte. Enfin, l'imperfection de l'adulte peut aussi résider dans sa propre difficulté à écouter. François Saucin l'a évoqué fort à propos : « quelle est la qualité d'écoute entre acteurs pédagogiques au sein même de l'école ? ».

et se met à apprendre du malade, lequel découvre un sens plus profond de son existence dans cet espace ainsi ouvert. L'éducateur salésien se dessaisit de lui-même en se rendant proche par l'affection *et* en pariant que *tout* jeune peut apprendre à construire son projet de vie s'il s'en donne les moyens²⁹.

(2) *Reprise réflexive et conclusive*

Faisant un retour réflexif sur son propre témoignage, Bacq estime que la façon dont il a vécu la maladie – et pas la maladie elle-même car elle n'a pas de sens ! – l'a fait entrer dans une vie plus authentique. Il en a retiré la conviction que cela était plus important que de « réussir sa vie » au sens ou nous l'entendons au quotidien. Un désir de relation plus profond et appuyé s'est fait jour et a pris le pas sur celui de trouver son identité à travers des activités ou un statut social. J'en retire que lorsque l'écoute permet à la personne de découvrir le sens qu'elle a pour les autres, c'est alors qu'elle a réussi à engendrer la personne à ce qu'elle est en profondeur : un être humain capable d'apporter quelque chose à son entourage en dépit de sa situation physique ou mentale. Un jeune le dit explicitement dans le *Livre Blanc* : « La relation [...] pose une question qui [...] est le socle des autres valeurs de la société [...] : comment à mon tour, je peux être une rencontre, initier des relations, apporter des choses » (p. 59). Cette attitude est dans la droite ligne de l'attitude hospitalière de Jésus qui s'intéressait à la personne et à la qualité de sa foi afin de la décentrer de sa souffrance, de sa situation sociale ou de ce que dit la loi religieuse, pour la recentrer sur sa dignité d'être humain en relation et toujours en devenir.

Une vie authentique – que Don Bosco souhaitait ardemment pour ses jeunes –, c'est celle qu'a vécue et pensée à longueur de jours un autre grand témoin de la Tradition chrétienne avec un grand « T » : Marcel Légaut. J'ai redécouvert avec émerveillement que Légaut faisait du dessaisissement de soi la condition essentielle de réalisation de ce qu'il appelle « l'œuvre de notre vie »³⁰. Mais en lien plus direct avec notre propos, Légaut définit le prochain comme celui à qui il faut « donner la réalité de quelqu'un qui existe vraiment en soi »³¹. Mais pour nous faire nous-mêmes le prochain de l'autre, il faut d'abord naître à soi-même, c'est-à-dire acquérir « l'autonomie de la vie personnelle [...] dégagée de tout égocentrisme »³², ce qui suppose d'avoir osé rencontrer notre propre dénuement. Nous en trouverons la figure

²⁹ Il en résulte une confiance en soi du jeune que Don Bosco recherchait et que François Saucin a présentée fort pédagogiquement sous la figure du « tabouret à trois pieds » : réussite – qualités – responsabilités.

³⁰ M. LÉGAUT, *Devenir soi et rechercher le sens de sa propre vie*, Paris, Cerf, 2011⁴, p. 117.

³¹ M. LÉGAUT, *Travail de la foi*, Paris, Seuil, 1962, p. 101.

³² *Ibid.*, p. 104.

exemplaire dans la réalité du Christ en Croix³³, qui n'est en rien la mort du Fils exigée par le Père, mais l'événement fécond d'une fidélité à soi-même – autre notion capitale chez Légaut – par laquelle Jésus a poussé « son hospitalité par rapport à tous au prix de sa vie, restant jusqu'au bout dans une posture d'apprentissage et de dessaisissement de soi »³⁴. Pour Légaut, il ne peut être possible d'entrer dans l'expérience qu'a vécue le Christ qu'à la condition de s'approfondir soi-même au préalable. Cette grande intuition rejoint le propos de Theobald lorsqu'il dit que Jésus ne révèle son identité que lorsque son interlocuteur a découvert la sienne au contact de Jésus (*supra*).

L'approche de théologie fondamentale que je vous ai présentée a souligné l'importance de l'écoute dans notre tradition éducative car l'écoute est au cœur de notre civilisation judéo-chrétienne. J'ai mis en évidence son lien fondamental au dynamisme de l'engendrement car la Bible fait de l'écoute la condition première de la naissance de la foi. Avec Theobald, j'ai montré que l'engendrement de la foi portait surtout le fruit d'une naissance à soi-même, à sa propre identité et que cette naissance à soi s'originait dans un style relationnel hospitalier que nous lègue la Tradition chrétienne et dont on trouve des traces nombreuses dans notre culture même lorsque celle-ci rejette la *religion* chrétienne. Le témoignage de Philippe Bacq et l'exemple éducatif de Don Bosco n'en sont que deux parmi d'autres, innombrables. À l'exemple de Jésus qui y a cru jusqu'au bout, nous sommes héritiers de cette hospitalité qui nous pousse à nous dessaisir de nous-mêmes pour que l'autre – le malade, le jeune – augmente en trouvant son identité. Notre Tradition nous a ainsi légué une manière d'exercer l'autorité qui nous décentre de nous-mêmes et fortifie notre interlocuteur en l'ouvrant à une vie plus authentique, à condition cependant de répondre activement – c'est le sens du mot « obéir » – à l'appel de la Parole qui éveille en nous la loi intérieure de l'amour.

Je vous laisse sur cette considération de Michel de Certeau – jésuite français, philosophe et historien qui a soutenu la nature foncièrement créatrice et résistante à la conformité de tout être humain – apte à ressaisir l'ensemble de mon propos :

« Tout éducateur expérimente cela, si vraiment il donne la parole à qui doit prendre la parole à son compte. Dérouté par le devenir de son œuvre, il découvre en son fils, en son élève ou en son "dirigé", le visage méconnaissable qu'il croyait façonner à son image. Il y discernera pourtant l'accomplissement de son propre dessein, une naissance à laquelle il travaillait sans pouvoir encore la mesurer. Ce visage l'invite à méditer le mystère d'un amour fidèle à sa loi. "Si le grain ne meurt..." »³⁵.

³³ *Ibid.*, p. 118.

³⁴ C. THEOBALD, *Le christianisme comme style*, p. 74.

³⁵ M. DE CERTEAU et Fr. ROUSTANG, *La solitude* (Christus), Paris, Desclée de Brouwer, 1967, p. 25.